

Genèse

Aristide Padygros, vieux savant de la Société Royale des Études des Peuples Pittoresques, va bientôt achever sa longue journée de travail. Par le fenestron, il voit le soleil darder ses derniers rayons avant que l'obscurité prenne son aise, il lui reste quelques documents à classer, encore épars sur son large bureau.

Aristide réunit pêle-mêle les feuilles, avec la ferme intention d'en faire un tas présentable qui attendra jusqu'au matin suivant.

"A chaque jour suffit sa peine" dit-il à voix haute.

Des sentences de cette sorte, il en a une pour chaque circonstance de la vie, "Rien ne sert de courir...", "Tout vient à point..." ou l'indispensable "Qui vivra verra"...

Et, tandis que son esprit vagabonde déjà, ses yeux s'arrêtent sur le titre de la première feuille, du tas de demain :

"Les deux amants"

Récit de la cosmogonie du peuple Atshewa d'Azanie

Et d'une ligne à l'autre, le fin lettré, qui allait achever sa longue journée de travail, se met à lire le texte...

"Au début était le Rien.

Le Rien c'est plein de choses.

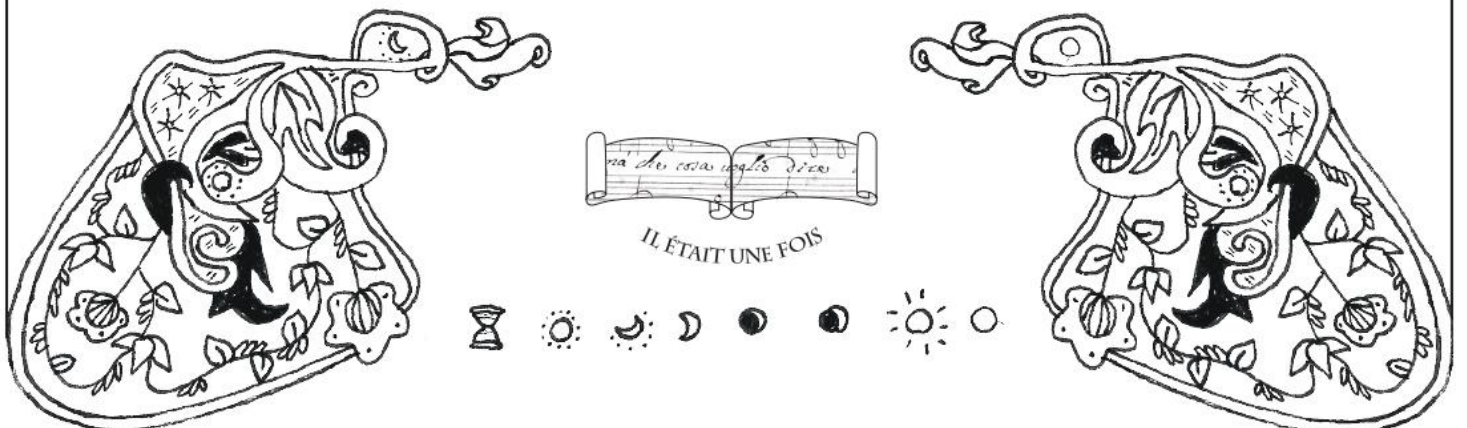
C'est froid, c'est noir, c'est profond, c'est calme, c'est doux, c'est silencieux.

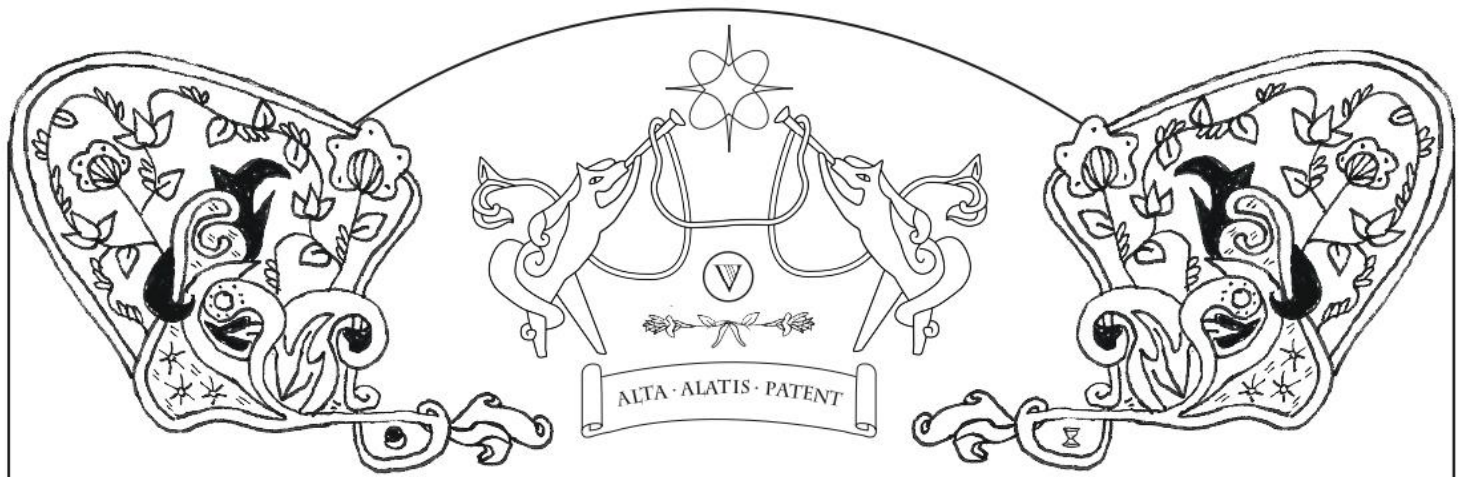
Et puis surtout c'est long, ça semble long, puisque le temps n'existe pas dans le Rien, jusqu'à la première escarbille.

Une escarbille c'est comme un point de lumière, presque insignifiant, qui virevolte, venu d'ici pour mourir un peu plus loin. Ça dure le temps de claquer des doigts ou de cligner des yeux, quand on a des doigts ou des yeux.

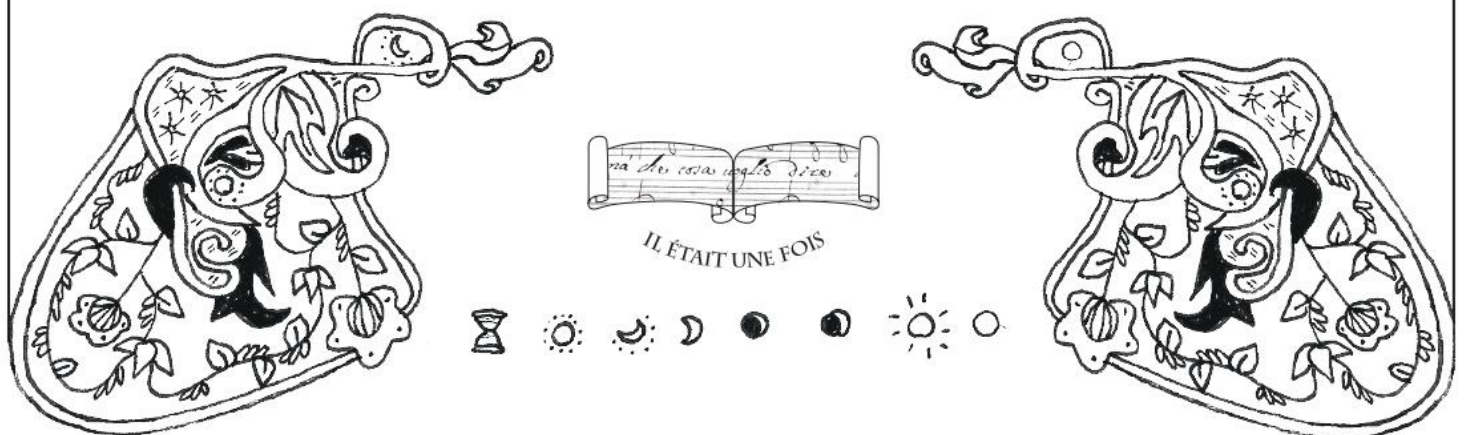
Une et deux, puis trois, puis cent mille et encore cent mille, et puis tellement que tout devient chaud, et blanc, et tumultueux, et vibrant d'une vibration continue.

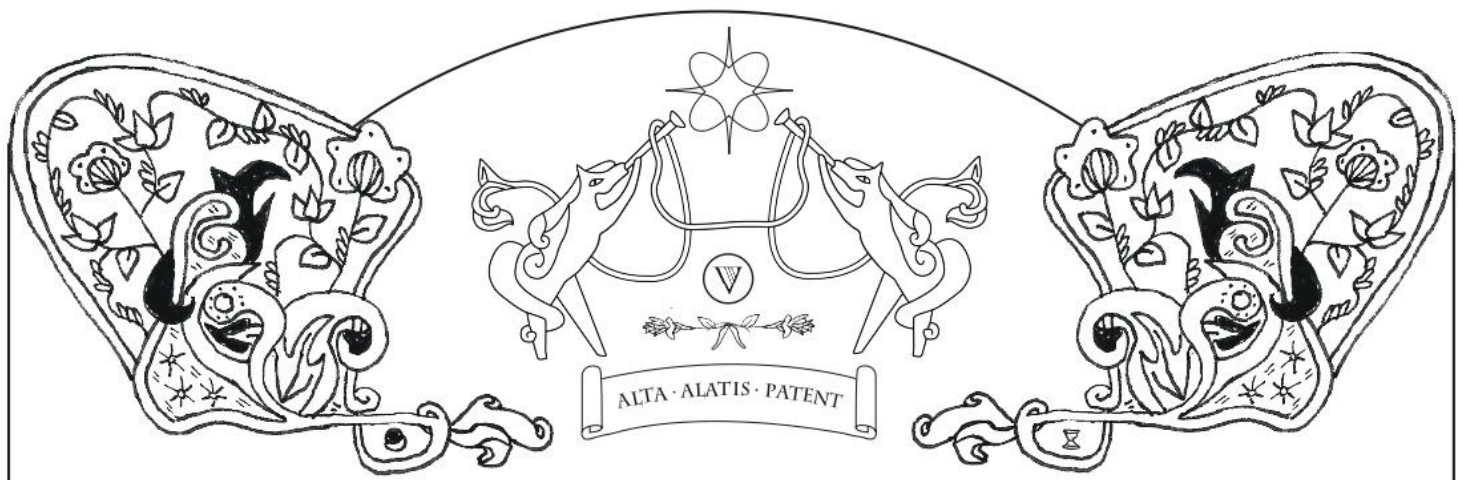
Enfin est le grand Astre, fait de toutes les escarbilles qu'il n'y ait jamais eu et qu'il n'y aurait jamais, si grand qu'il remplit le Rien de toute sa masse lumineuse, il semble installé pour l'éternité, il faudra désormais faire avec lui, il faudra bientôt s'en faire un ami.





En plus d'avoir créé le temps, celui avant lui et celui après lui, il a créé l'espace.
 Nous pouvons nous trouver très près de lui pour qu'il nous baigne de sa lumière et nous pouvons nous en éloigner si loin qu'il n'est plus qu'un point infime dans l'infinité.
 Désormais le temps s'écoule inexorablement pour nous tous, nous avons conscience de l'avant et nous soupçonnons un après, certains prétendent qu'il y ait un fragile et fugace maintenant, l'un dit que nous grandirons, l'autre peste que nous vieillirons, un autre pense que nous serons éternels comme le grand Astre, en vérité personne n'en sait rien, tout est encore possible.
 Désormais, nous pouvons aller et venir dans le sens qui nous plaît et s'il nous déplaît dans un autre sens, nous avons conscience d'un devant par-devant nous et d'un derrière par-derrrière nous, tout comme il y a un haut au-dessus de nous et un dessous en-dessous de nous.
 Alors le grand Astre, de son incommensurable puissance se mit à remplir le Rien avec Tout.
 Il fit l'horizon par-devant nous et en fit un autre par-derrrière nous, et ça nous donne envie de voir ce qu'il y a au-delà, et ce qu'il y a au-delà, c'est un nouvel horizon, puis un autre encore jusqu'à la fin des temps.
 Il fit les cieux de vent et de pluie et de lumière, qui sont le domaine du grand Astre et qu'il remplit de tous ceux qui portent plumes et qui volent.
 Il fit le sol solide de terres et de roches et le peupla de tous ceux affublés de jambes et pattes et qui marchent et qui rampent et qui grouillent.
 Il fit les océans d'eaux et de profondeurs et qui cachent tous ceux qui portent écailles et nageoires, et qui nagent sans couler ni respirer.
 Enfin il fit la forêt d'arbres et de terreurs et de cachettes pour que nous y restions ensemble et pour que nous devenions ce que nous sommes.
 Et une fois que tout cela fut et que chacun attendait la fin de l'éternité, qui est une chose si longue que certains ne la verraient jamais, il apparut une chose, une seule, qui ne fut pas l'œuvre du grand Astre. Lui qui avait tout fait de ce qui est à partir de rien, qui nous avait donné à contempler un vaste monde puis qui nous avait donné un lieu où vivre, ce fut son tour de voir une chose qu'il n'avait pas faite ni pensée ni même rêvée et qu'il devait désormais affronter. Car aussi puissante que fut sa lumière et aussi omniscient qu'était son esprit, il ressentit pour la première fois une émotion.
 La Solitude.
 Quel sens avait Tout plutôt que Rien ?
 Aucun.





Aucun quand on est seul avec soi-même, pour l'éternité ou pour le temps d'une seule escarbille, c'est la seule chose que le grand Astre venait de comprendre de cette première émotion.

De la solitude naquit un second sentiment, le Besoin, puis du Besoin naquit un troisième sentiment, l'Envie, alors le grand Astre contempla son œuvre et après l'avoir longuement contemplée, il trouva le lieu le plus éloigné de Tout, le plus sombre, le plus épais et peut-être le plus triste.

Il darda alors sa lumière sur la grande forêt et seul un fin rayon réussit à percer l'épaisse frondaison pour enfin toucher le sol.

Et j'étais là.

Moi, la créature la plus insignifiante, ni grande, ni belle, sans rien qu'une insondable solitude pour emplir ce que j'étais.

Et nous étions là, le plus grand et la plus petite, celui qui sait, celle qui ignore, à se regarder l'un et l'autre, aussi surpris l'un que l'autre de voir dans nos regards tout ce qui nous manquait, que nous nous manquions l'un à l'autre, sans le savoir, depuis l'éternité.

Alors le grand Astre me fit m'élever au-dessus de la grande forêt, puis me fit élever au-dessus des cieux, puis me fit venir à son côté.

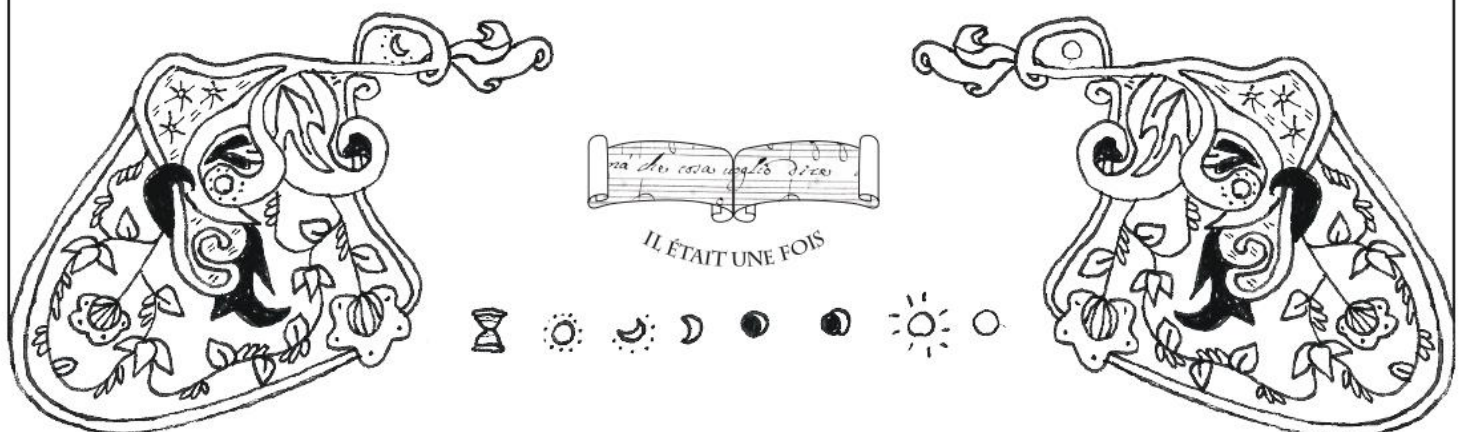
Désormais, je serais celle qui l'accompagne le jour, invisible aux yeux des créatures qui peuplent la forêt et je serais celle qui veille sur son sommeil la nuit, profitant de sa lumière puissante, visible aux yeux des créatures qui peuplent la forêt.

Plus tard, beaucoup plus tard, quand commencera le règne de l'Homme, on me nommera Lune, l'astre de nuit, et l'on se souviendra que je vis dans l'ombre du grand Astre, et on m'aimera et on m'honorera et on m'adressera des prières, car je suis l'Amour et sans amour, Tout n'est Rien."

Aristide repose la feuille sur le tas du lendemain, il se lève et s'approche du fenestron. Le soleil est maintenant derrière les collines, ce n'est plus qu'une question de minutes avant que "le grand Astre" ne laisse sa place à la Lune, "son amante" ... Il est songeur. Il trouve ce texte à la fois d'une grande naïveté et d'une grande beauté, c'est une façon d'expliquer le monde, et celle-ci vaut bien une autre. Autant de cultures, autant de façons de percevoir le réel.

"Sans amour, tout n'est rien" ...

Il ne peut qu'acquiescer à cette nouvelle sentence qu'il fera sienne.





Sans amour, tout n'est rien.